

	Keramoal Ernest-François : Né le 9-11-1881 au Relecq-Kerhuon ; 1906, prêtre, maître d'étude au collège de Saint-Pol ; 1907, vicaire à Douarnenez ; 1929, prêtre résidant à Saint-Martin de Morlaix ; 1930, aumônier du sana de Santec ; 1931, prêtre résidant à Saint-Martin de Morlaix ; 1932, aumônier de l'école des frères du Folgoët ; décédé le 30-03-1951. Guerre 1914-1918 : aumônier au 19e R.I. 1re citation : « aumônier du régiment depuis le début de la campagne, n'a cessé d'encourager les hommes par son mépris du danger et sa bonne humeur constante. Devant Verdun sa conduite a forcé l'admiration de tous. » Signé Lavilléon. 2e citation (ordre de la Division) : « Modèle de courage et de dévouement. Depuis le début de la campagne, toujours prêt à se porter aux points les plus dangereux de la ligne, pour apporter aux hommes, avec les secours matériels, les exhortations les plus chaudes et les plus patriotiques. ». 3e citation : « S'est toujours fait remarquer dans les circonstances les plus difficiles par son courage, son dévouement et son activité. A profité de toutes les occasions pour relever le moral des combattants. Pendant les combats du 8 au 11 mai 1917, a largement contribué à la bonne exécution du service d'évacuation des blessés et de l'inhumation des morts dans des conditions très périlleuses, et avec un mépris du danger, encourageant les brancardiers épuisés, soulageant et réconfortant les blessés. » Gabriel Pondaven, <i>Le livre d'or du clergé pendant la guerre (1914-1919)</i>, Quimper, A. de Kérangal, 1919 Étude : <i>Semaine religieuse de Quimper et Léon</i>, 1951 p. 297-300.
--	--

Ernest Kéramoal, Aumônier du Juvénat des Frères du Folgoët Avec M. Ernest Kéramoal disparaît une des figures les plus sympathiques du clergé diocésain.

Il était né en 1881 au Relecq-Kerhuon, d'une famille modeste attachée au service d'un propriétaire du pays. La mort prématurée de ses parents laissa deux orphelins à la charge d'une grand-mère qui les éleva péniblement et courageusement. A Saint-Martin de Morlaix où il revint dès sa tendre enfance, il fut l'élève des Frères de Lamennais qui le signalèrent à l'attention du recteur, M. Le Goff. Celui-ci le fit entrer au petit séminaire de Pont-Croix où il fit la plus grande partie de ses études secondaires. Mais M. Le Goff ayant été promu à l'archiprêtré de « Saint-Pol-de-Léon, décida de faire admettre son protégé au collège de Léon. Certains élèves, on ne sait trop pourquoi, virent sans plaisir l'arrivée du nouveau venu, fort gaillard solidement planté, au regard clair, sans provocation mais aussi sans timidité, et voulurent lui ménager un accueil peu aimable : ils trouvèrent à qui parler, car s'il avait la main facilement tendue, il l'avait forte aussi et en fournit aussitôt la preuve ; ainsi dès l'abord, sut-il se faire respecter.

Au Grand Séminaire où il entra en 1900, il n'eut que des amis, très recherché pour sa gaieté, son bon sens empreint de finesse, les histoires qu'il racontait et où il y avait à laisser autant qu'à prendre, ses bonnes blagues ou ses farces à la manière des étudiants et dont il se tirait toujours. Foncièrement sérieux d'ailleurs et docile à l'enseignement de ses professeurs sans se lancer dans de hautes spéculations métaphysiques ou théologiques, d'une piété sans ostentation mais solide, déjà dévoué aux œuvres de jeunesse dont il faisait l'apprentissage en secondant l'abbé Joseph Tanguy dans les patronages de vacances, et en y assurant une discipline que celui-ci ne tenait pas toujours rigoureusement.

Son séminaire, interrompu par le service militaire qu'il fit à Saint-Malo avec l'abbé Jean Jacq, une de ses plus chères amitiés, se termina en juillet 1906. Il eut alors un préceptorat dans la famille de Bourbon, de Brasparts, et sa distinction, qu'il avait naturelle, s'affina dans ce milieu. C'est un tout autre milieu que celui auquel il fut affecté, un an plus tard, étant nommé vicaire à Douarnenez où il se vit confier aussitôt la direction du patronage. Ses aptitudes physiques lui permirent d'organiser, avec l'aide de moniteurs, une gymnastique qui se classa parmi les premières des patronages diocésains ; d'autre part, un bon talent de musicien lui valut de seconder d'abord, puis de remplacer son collègue M. Le Treut, soit à l'harmonium de l'église paroissiale, soit à la direction d'une musique instrumentale. C'était le côté extérieur de son action sacerdotale, mais il ne laissait pas d'exercer en même temps une action en profondeur sur ses jeunes gens, sur des familles fortunées qu'il intéressait à ses œuvres, plus volontiers sur des familles modestes et dans les foyers éprouvés par les crises sardinières qui s'abattaient trop souvent sur la population. Partout son zèle s'exerçait avec tact et discrétion.

Cette période de 1907 à 1914 fut celle d'une activité toujours accordée à celle de ses collègues et aux directives de son curé. La mobilisation le prit dès les premiers jours et il fut versé au 19^e régiment d'Infanterie dont il rejoignit le dépôt à Brest et dont il devait, par la suite, être l'aumônier légendaire.

Non pas toutefois en y arrivant, car deux prêtres du diocèse s'étaient présentés successivement au colonel du régiment pour remplir la fonction bénévole. D'abord, l'abbé François Madec, vicaire au Relecq-Kerhuon et directeur du journal La Quinzaine Ouvrière ; intrépide militant de la démocratie chrétienne, grand conférencier et orateur redouté des réunions publiques et contradictoires, apôtre au zèle ardent ; mais, pour des raisons où la politique avait sans doute sa part, ces belles qualités n'étaient pas des titres valables pour le chef du régiment qui écarta la candidature de l'abbé Madec. Celui-ci se présenta alors au colonel commandant le 2^e Régiment d'Infanterie Coloniale qui ne jugea pas à propos de lui faire subir un examen civique et qui accepta son concours. Il s'en alla donc avec les Marsouins et sa conduite au front fut telle que, moins d'un an après la déclaration de guerre, il recevait la croix de la Légion d'honneur des mains du président Poincaré, en présence du roi d'Angleterre.

Le 19^e ne fut pas pour autant privé d'un aumônier. L'abbé Louis Le Boëtté vicaire à Saint-Martin de Brest, fut sollicité par plusieurs de ses paroissiens qui s'apprêtaient à partir et qui pensaient que la simplicité de ses manières, son langage franc et direct, la popularité dont il jouissait dans la paroisse, seraient autant d'éléments de réussite dans un ministère assez difficile. L'abbé prit donc le train avec le régiment brestois qui parvint bientôt au front. On connaît cette histoire du mois d'août et de septembre : les dures campagnes de Belgique et du Nord de la France. Mais cette guerre de mouvement — et quel mouvement ! — avait été une trop rude épreuve pour l'abbé Le Boëtté qui n'en pouvait plus de traîner une phlébite dans « toutes sortes de marches et de contre-marches » comme il disait quand il faisait le récit pittoresque de ses campagnes. Il dut renoncer à son poste, mais non pour cesser de servir : la marine le prit comme aumônier et il y prolongea son ministère au-delà de la guerre ; il le termina avec le titre de chevalier de la Légion d'honneur.

Cependant le 19^e, recruté en grande partie chez nous, notamment dans le Léon, ne pouvait se passer d'un aumônier breton. M. Kéramoal était à peine arrivé à Suippes avec un renfort en Septembre 1914, qu'il était désigné par ses camarades et agréé par ses chefs pour en assurer la fonction. Il ne pouvait en avoir le titre, car, à la différence des abbés Madec et Le Boëtté, il n'était pas dégagé d'obligations militaires, étant brancardier. Mais si la situation était fautive du point de vue militaire, elle ne laissa rien à désirer du point de vue religieux, et il eut vite fait d'exercer son ascendant sur ses camarades.

Son premier souci fut, en effet, de rester leur camarade. Il vivait au milieu de ses brancardiers, n'acceptant que rarement une invitation à la « popote » des officiers ou à la table du colonel. Aussi était-il aimé de tous et ne le désignait-on que sous l'appellation familière et amicale d' « Ernest ». Même les incroyants et les indifférents l'estimaient et l'appréciaient, et il arriva à plusieurs d'entre eux d'assister à ses offices et à ses prédications, uniquement pour lui faire plaisir. « Kéramoal est mon meilleur auxiliaire », disait un colonel qui ne pratiquait cependant pas, mais qui savait combien l'action de ce bon prêtre lui était précieuse pour maintenir le moral des soldats.

Son ascendant venait surtout de sa bravoure et de sa bonté. Les citations qu'il eut à l'ordre de la Brigade, de la Division, du Corps d'Armée font foi de son courage, de son héroïsme, de son empressement à soulager les blessés. Et lorsque, en mai 1918, il fut fait prisonnier (1) avec de nombreux camarades, il fut pour eux, pendant les mois de captivité, l'ami de chaque jour, de chaque heure, qui par sa présence, par sa parole, par son égalité d'humeur, par ses prières, leur apportait réconfort et consolation.

Aussi était-il resté pour ceux de ses camarades qui ont survécu à la première guerre mondiale et qui gardent en eux le souvenir du 19^e Régiment d'Infanterie, l'incarnation peut-être la plus haute des souffrances et des mérites de l'unité de combat à laquelle ils sont fiers d'avoir appartenu. La guerre terminée, ils se sont retrouvés plusieurs fois avec lui, surtout au Folgoët où ils évoquaient, avec le souvenir de leurs morts, celui des années de misère

Il y eut des circonstances où ces réunions furent particulièrement émouvantes. L'une d'elles fut celle des obsèques de l'abbé Le Boëtté, recteur du Conquet. C'était le 27 août 1940, tout au début de l'occupation. La circulation, aux environs de Brest, était rigoureusement réglementée, les cars n'étaient plus livrés au public. Aussi, en dehors de la population du Conquet, il n'y avait guère à la cérémonie que la famille et les amis les plus intimes du recteur qui s'y étaient rendus par des moyens de fortune. Au moment de l'absoute, l'on vit entrer à l'église un groupe d'hommes conduits par l'abbé Kéramoal et arrivé là Dieu sait comment ! Ils vinrent se placer face au cercueil, dans une attitude recueillie et leurs traits contractés disaient assez la double douleur qui les étreignait !

Ils se retrouvèrent nombreux au Folgoët et, cette fois, pour une fête : la cérémonie solennelle de la remise de la Médaille Militaire, le 27 juin 1937. Une délégation de l'Amicale du 19^e était conduite par son président M. Omnès, son vice-président M. Lidou, son secrétaire M. Pierre Massé, l'historiographe du régiment ; un prêtre de l'armée britannique assistait à la cérémonie, représentant le régiment écossais qui avait relevé le 19^e sur le champ de bataille d'Albert en juillet 1915. Et ce fut un ancien chef de bataillon du 19^e qui remit la décoration à l'ancien aumônier.

Et il y eût d'autres rencontres encore jusqu'à la dernière, en ce dimanche de Quasimodo où plusieurs camarades vinrent rendre un suprême hommage à celui qu'ils aimaient tant, au prêtre qui leur avait fait tant de bien...

Lors de sa démobilisation, il avait repris son poste de vicaire à Douarnenez où il devait rester encore de longues années. Mais il revenait de la guerre bien fatigué, avec les premières atteintes d'un

rhumatisme articulaire qui ne lui laisserait guère de répit. Son activité en était ralentie et lui qui avait été si robuste et si alerte, était obligé à de fréquents repos. Peu à peu il renonça à la direction du patronage, secondé d'abord, puis remplacé par un collègue plus jeune.

En 1932, un repos prolongé s'imposa : il le prit à Morlaix dans sa famille, puis chez son ami l'abbé Le Bihan, aumônier de l'Hospice Civil, qui, lui aussi, avait besoin d'un auxiliaire. Il fut nommé, en octobre de cette année, au Juvénat des Frères du Folgoët et, malgré la souffrance continuelle que fut alors sa vie, son rhumatisme lui interdisant toute marche et le contraignant à des heures interminables de chaise longue, il fut ici encore, « un aumônier exemplaire », adaptant ses catéchismes à son jeune auditoire, préparant soigneusement ses instructions dominicales. Il fut aussi, pour le clergé paroissial, un excellent confrère toujours prêt à rendre service pour les offices ordinaires et les grandes fêtes, ou pour les séances récréatives qui se donnaient au patronage.

Dans la nuit du 29 au 30 mars, il se sentit très fatigué, il se leva cependant pour célébrer la messe, mais il eut bien de la peine à la terminer. Il se coucha aussitôt, pensant cependant que cette crise cardiaque passerait comme tant d'autres qu'il avait éprouvées. Elle ne passa pas, il s'affaiblit rapidement et, le soir, il rendit son âme à Dieu.

Un de ses camarades les plus fidèles, celui qui lui tenait lieu d'ordonnance au front et qui était à la veillée funèbre du Folgoët, disait, en pleurant, à M. le Recteur: « Pebez den ! aotrou persoun... Poan zo bet, mes plijadur zo bet ive, asamblez epad ar vrezel ».

C'est bien cela : tout au long de sa vie, il s'est penché sur la faiblesse humaine, la relevant d'un sourire où passait toute la charité de son âme sacerdotale.

- (1) Il fut alors remplacé, à l'aumônerie du 19^e, par l'abbé C. Croissant, ancien professeur à l'Institution N.-D. du Creisker, à Saint Pol-de-Léon, qui, après la guerre, devint professeur de Littérature française à l'Université Laval, à Québec, où il mourut en 1931.